

**Oralités africaines et Modernité :
stratégies pour la conquête d'un champ symbolique africain de la diversité linguistique
dans l'espace littéraire francophone ¹**

Danièle Latin
Bureau Afrique de l'Agence Universitaire de la
Francophonie , Dakar.

Résumé

En dehors de certaines expériences isolées- dont témoigne l'éclairante *Histoire de la littérature négro- africaine* de Lilyan Kesteloot (AUF/Karthala : 2001), - la diversité linguistique de l'Afrique francophone ne détient pas de statut symbolique suffisant pour constituer une référence apte à relayer le rôle de la Négritude ou de la Tradition dans la structuration d'un champ littéraire africain de langue française. Or, c'est à partir du transcodage des parlers vernaculaires dans la langue de la représentation littéraire que sont nées la plupart des littératures modernes d'expression française hors de France.

Un champ symbolique de la diversité linguistique peut-il émerger pour l'Afrique francophone et a-t-il des chances de se voir reconnu par les institutions francophones de la langue, de la littérature et de la culture? Le travail linguistique exemplaire qu'effectue l'écrivain Ahmadou Kourouma sur les oralités africaines modernes semble ouvrir une voie dans cette direction .

Summary

**African literary speech forms and Modernity :
strategic approach for implementing a genuine African linguistic diversity within the
francophone literary world**

With the exception of a few isolated attempts – studied by Lilyan Kesteloot in her thoughtful *Histoire de la littérature négro-africaine* (AUF/Karthala –Paris, 2001), no literary works have so far taken advantage of the wealth of vernacular tongues to be found in French – speaking Africa with a view to bringing forth a network of symbolic patterns pregnant enough to topple down Negritude or Tradition as the lodestars of African literary productions written in French. It should be noted that the transcoding of spoken dialects into the mainstream literary idiom was the factor which triggered off the development of most literatures based on the French language – that is, outside the motherland.

One may wonder whether any meaningful symbolic field shaped up linguistic diversity will emerge in French-speaking Africa – with a fair chance of being acknowledged as such by the francophone pundits regulating language, literature and culture. Therefore Ahmadou Kourouma's outstanding treatment of present-day African oral forms should be seen as setting a novel path for his fellow writers.

¹ Ce texte prolonge une Conférence inaugurale présentée dans le cadre du Colloque « Langues et littératures en Afrique francophone : pour quelles stratégies de cohabitation » organisé par l'Alliance Franco-Sénégalaise et l'Université Gaston Berger (GELL) de Saint -Louis du Sénégal, le 13 juin 2001.

Mots-clés : Ahmadou Kourouma – champ symbolique –français d’Afrique -littérature africaine francophone - oral

Keywords : Ahmadou Kourouma – symbolic field – African French –African French literature – oral

1. Du patrimoine langagier africain

L'Afrique noire francophone possède trois formes manifestes de littératures : la littérature traditionnelle en langues nationales, les récentes littératures écrites en langues nationales et la littérature écrite en français (Cf. Kesteloot, 2001 : *passim*). Ces trois formes de littératures semblent également dignes d'être appuyées par l'Institution sociale même si leurs fonctions ne sont pas symétriques et si leur réception culturelle diffère. Sur fond de mondialisation, elles constituent, - chacune à son niveau - , les composantes d'un même patrimoine langagier africain, ce qui revient à dire que ces formes linguistiques entretiennent entre elles des relations formelles, esthétiques, et symboliques de nature à favoriser, par leur portée signifiante, l'émergence d'un champ de référence langagier original, fondé sur la diversité linguistique et sur les identités culturelles de l'Afrique. Un tel champ - en se développant - , serait susceptible de doter la francophonie africaine - et singulièrement sa littérature - d'une modernité en rapport avec son devenir sociétal et culturel propre.

Se pose dès lors la question de savoir pourquoi le discours institutionnel sur la littérature africaine d'expression française, - en l'occurrence, le discours critique et didactique, qui a pour mission de la catégoriser - s'est si peu efforcé - jusqu'à tout récemment ² - d'analyser le rôle de ces différentes formes d'oralité dans une histoire des *formes langagières* propres à cette littérature.

² C'est une telle référence africaine commune que retient Lilyan Kesteloot dans son *Histoire de la littérature négro-africaine* (Karthala-AUF, 2001), elle-même contribution à une *Histoire littéraire de la francophonie*. Tout en mettant l'accent, comme il se doit, sur la littérature écrite moderne d'expression française, L. Kesteloot souligne dans cet ouvrage que « ce vaste et millénaire patrimoine de la tradition » qu'est la littérature orale, « fondement et véhicule de la civilisation du continent et de ses diverses cultures », par son étonnante force d'adaptation et sa vivacité actuelle, « interfère de façon signifiante sur l'écriture des écrivains africains de la littérature écrite moderne en français, anglais et portugais », allant jusqu'à être « un élément déterminant de leur style ou de leur thématique », et donc « un des paramètres clé de leur écriture » (pp. 14-15 et 313). Nous sommes donc bien ici au cœur du champ interférentiel visé. –la langue vivante vernaculaire exceptée.

2 Statut symbolique de la diversité linguistique en Afrique

Si nous abordons la question du point de vue du français d'Afrique et du rôle que ce dernier peut jouer dans le processus de légitimation symbolique de la diversité linguistique et culturelle de l'Afrique francophone, force est d'admettre que la légitimation, là aussi, reste

faible. L'on n'a pas ignoré, il est vrai, la présence des africanismes et même des emprunts aux langues africaines et des calques dans la langue littéraire d'expression française moderne mais, l'on s'est généralement limité à reconnaître à ce phénomène une nécessité linguistique liée au besoin de nommer des réalités spécifiques de l'environnement africain. La capacité symbolique - fût-elle potentielle - de cette variété de langue est donc restée lettre morte.

Le choix de l'oral comme processus d'appropriation linguistique et comme geste d'écriture est quelques fois évident, mais il reste le fait de tel ou tel écrivain isolé (Kourouma, Adiafi, Ngal, Lopes) ou de trop rares critiques (Chevrier : 1984 ; Kesteloot : 2001) et ne va pas jusqu'à faire l'objet d'une revendication collective de la part des intellectuels et des écrivains .Il n'entraîne pas non plus de catégorisation majeure dans le discours didactique instituant. Tout au plus, l'historien de la littérature retient-il la volonté d'une "indigénisation" de la langue d'écriture qui, à ce titre, s'interprète souvent comme une retombée moderne de la Négritude, ce français "négrifié" ayant pour mérite de sortir l'écriture africaine francophone d'une trop longue docilité à la syntaxe du français de "Mamadou et Bineta" (Kesteloot, 2001: 313). Or, le concept d'indigénisation n'est lui-même qu'un emprunt au discours littéraire du Grand voisin antillais. Quand donc le français d'Afrique aura-t-il suffisamment de confiance en lui-même pour produire son propre discours définitoire ?³

En dehors de l'avancée importante que représente l'ouvrage récent de Lilyan Kesteloot déjà cité, la diversité linguistique africaine n'a donc pas vraiment acquis de statut symbolique [linguistique et littéraire] en dehors de celui qu'on lui reconnaît déjà à l'intérieur de la Négritude, qui reste encore seule référence commune et réellement structurante du champ littéraire africain.

Or, s'il est incontestable que la littérature négro-africaine tire sa légitimité de la reconnaissance dans ses œuvres d'un ensemble de valeurs qui ont tissé au cours des années les diverses images de la Négritude, celles-ci restent foncièrement de l'ordre du signifié et laisse dans l'ombre le travail sur la forme de l'expression, qui est pourtant le seul apte à produire de la légitimité symbolique dans la langue.

C'est à la faveur du transcodage des formes spécifiques de l'oralité dans la langue littéraire que sont nées la plupart des nouvelles littératures d'expression française hors de France, ces phénomènes de transgression du code contribuant à fonder leur "modernité " ou leur visibilité dans le champ de l'institution littéraire.

³ Le sentiment d'insécurité linguistique qui est à la source de cette "timidité" normative a été récemment souligné par Pierre Dumont dans son article " Merci Monsieur Ahmadou Kourouma...." in *Le français en Afrique*, n° 51, 2001, pp.1-8.

Ecrire, produire du texte ce n'est pas parler, c'est créer du sens en inventant dans la langue de nouvelles formes d'écriture pour signifier la société et le monde. La stratégie, pour l'écrivain, consiste à conquérir un espace nouveau, une forme symbolique encore inédite dans la langue et la littérature dites de référence en ce qu'elles renvoient, l'une comme l'autre, aux représentations des valeurs dominantes d'une société et d'une culture (Dubois : 1978)

En France, le travail historique opéré par Louis-Ferdinand Céline sur la transcription de la langue orale populaire et argotique de France dans la langue du roman réaliste bourgeois, forme dominante de l'époque, a changé à jamais l'image de la représentation sociale telle qu'elle se manifestait encore dans la première partie du XX^e siècle. (Latin: 1994; Dubois : 2001). Ce travail a également transformé de façon irréversible le français littéraire.

Des équivalents existent en Francophonie. C'est par le joul, mauvais français abâtardi, bourré d'anglicismes et variété basse du parler urbain de Montréal que le Québec opéra sa "révolution tranquille" en littérature et qu'il acquit ses premiers territoires littéraires proprement québécois. Et, plus récemment, c'est à la faveur d'une légitimation du créole et de la "créolité" que l'on a vu s'affirmer le mouvement d' "indigénisation" de la littérature antillaise d'expression française (Kesteloot , 2001 : 313-319). Sans doute, le modèle de la conquête d'un champ symbolique de la parole dans l'écrit n'est-il pas partout applicable de la même manière. Ainsi, en Communauté française de Belgique, l'on ne rencontre pas le phénomène avec la même envergure. Néanmoins, français vernaculaire et dialecte wallon inspirent à un écrivain comme Jean-Pierre Verheggen l'invention d'une écriture irrévérencieuse [révolutionnaire] et qui fonde une forme inédite de grammatologie⁴ poétique.

D'un point de vue sociolinguistique, on constate que l'oral sert à marquer l'énonciation du sujet comme pouvoir critique par rapport à la Langue, symboliquement perçue comme une entité instituée et savante de la culture dominante. Pour paraphraser le titre d'un colloque du Centre d'Etudes québécoises de l'Université de Liège, toute littérature francophone est en quelque sorte en situation de devoir exprimer une "culture dominée dans une langue dominante". Si donc, "à une langue correspond une littérature", à l'intérieur d'une référence commune à la Langue et à la Littérature françaises, les variétés régionales de la langue, témoins des identités culturelles, *doivent forger leur propre champ de symbolisation pour se donner à lire pour telles.*

4. Vers un champ symbolique de la diversité linguistique et culturelle africaine

Un tel champ symbolique capable de transformer la diversité linguistique africaine en langage de représentation littéraire peut-il émerger ? Sans prétendre être prophète en la matière, nous voudrions seulement émettre, à ce propos, quelques réflexions.

⁴ Nous empruntons cette notion à Jacques Derrida pour qui elle désigne le processus métalinguistique de l'écriture "comme représentation de la parole" (J.J. Rousseau), revisité par la théorie de la "différance" (*De la grammatologie*). Nous remercions Daniel Giovannangeli, professeur de philosophie à l'Université de Liège, pour avoir attiré notre attention sur ce point.

Les pratiques langagières des français d'Afrique, qui reflètent les bilinguismes et les biculturalismes effectifs des communautés sociales, ont fait l'objet, ces trente dernières années, d'une première codification scientifique, notamment grâce aux travaux de l' *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire* . Cet "Inventaire" et ses diverses composantes et exploitations⁵ ont fait émerger une nouvelle image du français en Afrique, caractérisée par un pluralisme géoculturel de nature endogène et profondément africain.

L'institution linguistique - dont le dictionnaire constitue une image emblématique- intervient donc pour structurer le champ culturel en faveur d'une meilleure visibilité de statut des variétés langagières. Or, ce processus de légitimation institutionnel est loin d'être seulement linguistique. Il est aussi culturel voire économique. Les facteurs économiques jouent nécessairement un rôle dans l'émergence d'un nouveau marché symbolique de la production littéraire et linguistique ainsi que le montre l'exemple de l'américain et de la littérature américaine par rapport à l'anglais.. Les exemples du Québec et, mieux encore, ceux de Haïti et des Antilles manifestent, quant à eux, l'importance du facteur culturel en montrant qu'une position économiquement dominée n'empêche nullement la création d'un champ linguistique et littéraire à forte valeur symbolique.

Par ailleurs, pour que les formes de la diversité linguistique produisent des morphologies acceptables dans le champ littéraire, il faut encore que les marques de cette diversité se fassent reconnaître par la sensibilité des publics comme étant de la littérature. Introduire en masse des particularismes lexicaux et des calques n'y suffit pas. Un travail d'écriture sur les signes linguistiques est nécessaire et celui-ci doit pouvoir faire l'objet d'une réception favorable au niveau des représentations culturelles. Il convient enfin que la stratégie d'écriture retenue par l'écrivain rencontre l'audience des instances (Autorités) qui consacrent la Littérature sur le marché restreint des biens symboliques (P. Bourdieu , Cf. Dubois: 1978) .

Un écrivain africain francophone illustre mieux que tout autre ces différentes conditions : il s'agit de Ahmadou Kourouma. Ayant reçu une première légitimation internationale avec le Prix des Etudes françaises des Presses de l'Université de Montréal, en 1970, pour *Le soleil des indépendances*, A. Kourouma confirme cette légitimation en devenant un classique du programme des études littéraires en Afrique et dans le monde pour cet ouvrage, ce qui signifie, en d'autres termes, que sa production s'introduit en profondeur dans le champ symbolique des valeurs légitimes du patrimoine littéraire africain francophone. Récemment, avec *Allah n'est pas obligé*, l'écrivain emporte le prix Renaudot , l'un des prix parmi les plus représentatifs d'une consécration large par le public littéraire de France. Ahmadou Kourouma paraît donc bien lancé sur une trajectoire de réussite propice à la reconnaissance d'un champ symbolique africain de la littérature française, champ nouveau, fondé sur le français d'Afrique, lui même porteur d'une diversité culturelle signifiante pour l'ensemble de l'Afrique et pour la francophonie globale.

5 Projet réalisé dans le cadre de l'AUF.

6 Voir notamment le *Dictionnaire universel* (Afrique) , Hachette-Edicef/AUPELF-UREF , 1995 ; Hachette-Edicef/AUF/AIF, 2002 - et le *Dictionnaire universel francophone* , Hachette Edicef / AUPELF-UREF , 1997.

Nous analyserons rapidement cette convergence entre poétique d'écriture et aménagement symbolique de la langue chez cet écrivain.

5. Le cas Kourouma

Ahmadou Kourouma est reconnu par l'historien de la littérature pour avoir accompli avec *Le Soleil des indépendances* (1968), “la première transgression délibérée de la langue française par un écrivain africain” (Kesteloot, 2001 : 315). On la dit et redit, dans son premier roman, le travail de l'écriture tire sa nouveauté de l'utilisation des ressources structurelles (lexicales, syntaxiques, morphologiques et métaphoriques) du malinké. Mais cela est peu dire. Le travail porte de fait sur la création d'une langue poétique fondée sur la cohabitation de diverses variétés de langue, principalement le malinké et le français d'Afrique, mais aussi des sous-variétés culturelles de français telles la langue de la Tradition, la langue de l'Islam, etc.

Les processus néologiques formels de ces divers sous-systèmes sont tour à tour utilisés par l'écrivain pour leur fonctionnalité propre puis, de façon libre et ludique, pour leurs connotations. Ainsi, dans le début du récit des *Soleils*, la conjonction des langues de la Tradition animiste (*l'ombre du défunt, le sorcier, totem panthère, etc.*) et de l'Islam (*Allah en soit loué, septième jour, quarantième jour, etc.*) introduisent l'isotopie du religieux africain avec ses connotations morales et hiératiques dans la phrase narrative. Isotopie que l'écrivain transgresse aussitôt en glissant dans les mêmes séquences syntagmatiques un vocabulaire de la langue commerciale (*parce que l'ombre veillait, **comptait**, remerciait, l'enterrement a été conduit pieusement...*) L'idée négative de la ruine- tant économique que symbolique - des Malinké ainsi exprimée, est reprise aussitôt après dans un néologisme forgé sur le français des affaires : (*ceux qui ne vendent plus parce que ruinés par les Indépendances **travaillent** tous **dans** les obsèques*)

Le français et le malinké sont ainsi mis au service d'une sémantique particulière au texte littéraire, l'alternance des langues ou des langages comme des connotations étant réversible.

Dans *Les Soleils*, il y a , à proprement parler, invention d'une langue sur la base d'un code qui se fonde sur l'oralité du français d'Afrique et du malinké à la fois, mais aussi sur une néologie forgée de toute pièce par l'écrivain avec un sentiment très fin de la morphologie des calques et des particularités lexicales dont elle s'inspire. Et c'est là le travail de symbolisation poétique qui importe.

On en trouve maints exemples : substantivation du participe passé (*l'enterré/ il demandait aux assis d'écouter*), calque syntaxique (*Il y a une semaine qu'avait fini dans la capitale Koné Ibrahima*), pluriel hiératique (*les affronts et colères/ les immenses déchéances et hontes*) , dépronominalisation des verbes (*Les ronflements de Fama ébranlaient*), néologie métonymique (*On comptait nez et oreilles de tous les quartiers*), accumulation de déterminatifs à valeur superlative (*Bâtards de bâtardise/ Mais Fama n'usa pas sa colère à injurier tous ces moqueurs de bâtards de fils de chiens*), etc. Sans parler du jeu d'évocation des comparaisons, époustouflantes qu'inspire moins un mythe fond traditionnel que le pur plaisir ludique de l'écrivain à afficher son bi-culturalisme en tant qu'Africain (*il parla, parla avec force et abondance en agitant des bras de branches de fromager/ Les affronts et colères qui jettent le serpent dans le bouffant du pantalon*). ..

Dans l'évolution du style de Kourouma, ce travail qui consiste à brouiller les repères linguistiques au profit d'un pur style contrasté, marqué de biculturalité va s'affirmer toujours davantage, les alternances codiques servant de relais au langage de l'ironie ou de la parodie, langage à double fond d'énonciation. L'exercice d'anthropologie croisée et hautement parodique sur les hommes nus "paléonégritiques" qui ouvre *En attendant le vote des bêtes sauvages* fournit à cet égard un exemple parfait de ce à quoi peut atteindre un tel style d'écriture biculturel et critique qui tire ses effets d'un jeu orchestré sur sa propre interculturalité

Qu'en penser ? Que la poétique de l'interlangue [de la diversité linguistique] est en voie de constitution chez l'écrivain africain sans avoir encore trouvé sa forme achevée ? Certains le pensent. Mais d'autres préfèrent interpréter la surdétermination des signes linguistiques chez Ahamadou Kourouma comme un geste esthétique délibéré en faveur d'une diversité proprement africaine et francophone, étant entendu dès lors que, pour cet écrivain, la littérature n'a plus pour vocation de restituer un modèle de représentation conforme au roman européen mais bien d'assumer - et d'afficher s'il le faut - ses intentions esthétiques propres.

En fait, ce qu'exploite A. Kourouma dans ses plus récents romans n'est pas tant la Tradition pour son patrimoine d'images, de valeurs et de motifs imaginaires (magie, croyances, sortilèges, éthique du guerrier, louange du lignage, etc.) que la Tradition en tant que Texte offert au jeu d'une intertextualité porteuse de renouvellement de significations. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, l'écrivain va même plus loin et parodie le processus littéraire lui-même qui consiste à recourir à l'intertextualité de la littérature orale traditionnelle pour nourrir le roman critique africain contemporain. Apparemment, Ahmadou Kourouma entend bien transgresser cette Modernité là, elle aussi, et ce, peut-être parce qu'il juge qu'elle tend à devenir par trop classique, et qu'il entend, lui, poursuivre plus avant l'expérience de symbolisation dans l'écriture littéraire.

Avec *Allah n'est pas obligé* l'écrivain adopte, de fait, une nouvelle écriture symbolique, où le rôle formel de l'oralité traditionnelle se trouve relativisé par de nouvelles oralités, modernes, quant à elle, non rituelles, non conventionnelles, celles des plurilinguismes vernaculaires.

Par l'entremise de son héros de fiction, il fait (pour la première fois dans l'histoire de la littérature française), une référence explicite et ostentatoire aux diverses variétés de français d'Afrique. Il ramène le «français-français» à une variété de langue propre aux "toubabs" de France. Il le fait de façon métalinguistique, en citant, à même la fiction, de nombreuses définitions ironiquement tirées de la langue savante des dictionnaires, *Le Petit Larousse*, *Le Petit Robert*, le *Harrap's*, qu'il entremêle à celles que fournit l'*Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*. Nous ne sommes pas dupes du stratagème auquel recourt l'écrivain pour justifier la très relative vraisemblance du comportement métalinguistique de son héros, un enfant-soldat engagé dans les guerres tribales génocides de la sous-région. Mais nous sommes complices, en tant que lecteurs, de cette diglossie stylisée et fictive qui s'en donne à cœur joie et que l'on ne peut autrement décoder que pour ce qu'elle est : à savoir, un pur produit de littérature.

Par ce langage drolatique, l'écrivain nous renvoie toutefois à un tragique, celui des avatars d'une guerre dont la violence et la cruauté sont d'autant plus insoutenables qu'elles incombent à un Pouvoir dont le caractère occulte n'a plus rien, ni de sacré, ni de magique. L'enfant-soldat, avec toute l'effronterie d'un Gavroche fourvoyé dans une mauvaise révolution, cherche seulement à communiquer. Il s'agit de transmettre le sens de ce qui lui

arrive, de se faire entendre, et c'est proprement inouï ce qu'il raconte. Le texte de référence qui lui sert de repère de sens ne peut plus ici être ni l'Islam, ni la Tradition, - car les morales qui en fondaient l'autorité sont détruites -, et «Allah n'est pas obligé...» !

L'intertexte nouveau, c'est le dictionnaire. Cela suffit-il? Légitimité linguistique n'est pas légitimité littéraire et le dictionnaire de France n'est pas un texte fondateur pour l'Afrique, laquelle doit construire ses propres références à l'instar de ce que tente de faire *l'Inventaire* (Comme dit Ibrahim). Le jeune héros de Kourouma cherche dans les dictionnaires le sens très littéral des mots qu'il utilise, d'une façon à la fois comique, inexperte et dérisoire. Car ce qu'il cherche est d'un autre ordre : en arpentant *l'Inventaires des particularités lexicales du français en Afrique noire*, c'est un savoir qu'il revendique, un avoir et une sagesse qui rendent compte de sa réalité, de sa communauté et de leur destin, un savoir qui l'aide à se reconstruire un langage.

Une stratégie littéraire de la diversité linguistique s'orchestre donc sous une forme on ne peut plus symbolique dans ce dernier roman de Ahmadou Kourouma. Elle fait s'entrechoquer constamment le français d'Afrique le plus débridé et des formes caricaturées de malinké (*walahé! Faforo (sexe de mon père)!/ Gnamokodé (putain de ma mère)!/ Faforo (cul, bangala de mon père)/...*), les unes et les autres alternant avec des expressions imputables à la langue verte d'un enfant des rues.

« Pour raconter ma vie de merde, de bordel de vie dans un parler approximatif, un français passable, pour ne pas mélanger les pédales dans les gros mots, je possède quatre dictionnaires. Primo le dictionnaire Larousse et le Petit Robert, secundo l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire et tertio le dictionnaire Harrap's. Ces dictionnaires me servent à chercher les gros mots, à vérifier les gros mots et surtout à les expliquer. Il faut expliquer parce que mon blablabla est à lire par toutes sortes de gens : des toubabs (toubab signifie blanc) colons, des noirs indigènes sauvages d'Afrique et des francophones de tout gabarit (gabarit signifie genre). Le Larousse et le Petit Robert me permettent de chercher, de vérifier et d'expliquer les gros mots du français de France aux noirs nègres indigènes d'Afrique. L'Inventaire des particularités lexicales du français d'Afrique explique les gros mots africains aux toubabs français de France. Le dictionnaire Harrap's explique les gros mots pidgin à tout francophone qui ne comprend rien de rien au pidgin ».

A l'évidence, Ahmadou Kourouma y fait aussi acte de stratégie culturelle. En faisant citer par son héros les définitions des africanismes fournies par *l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire* au même titre qu'il cite les définitions du *Petit Robert* ou du *Petit Larousse* à propos du français légitime, il signifie à la Francophonie que son lectorat est bien francophone et donc mondial, et il dit aussi que l'Afrique francophone possède désormais ses propres références linguistiques et culturelles. En ce sens, du point de vue de la stratégie symbolique, l'écrivain provoque un rapprochement entre deux champs institutionnels distincts : le champ littéraire, permissif, et le champ de l'institution linguistique, normatif. Il ne veut pas seulement photographier une forme d'anomie linguistique et culturelle généralisée du français. Il fait signe à la Francophonie à propos du pouvoir universel de cette langue et met ce pouvoir "lettré" en face des interpellations de son roman. C'est profondément transgressif. Mais, comme tout artiste, Ahmadou Kourouma pressent l'Histoire. Il sait que la francophonie linguistique et culturelle d'aujourd'hui n'est plus celle, balbutiante des années soixante. Elle s'est entre-temps créé un espace symbolique fondé sur l'interculturalité. Elle a produit des structures d'analyse et fait émerger des inventaires et

des dictionnaires attestant cette diversité linguistique. Enfin, elle est devenue elle-même une institution politique disposant de pouvoirs et de structures de législation sur la langue, certes, mais aussi sur les questions de paix et de démocratie, et sur la défense des droits fondamentaux de l'homme. Elle professe une idéologie ouverte à la différence et au dialogue des cultures. C'est à cette Francophonie utopique (dans le sens littéraire du terme) que l'écrivain s'adresse à travers l'histoire picaresque et le langage cru de son héros. Et cela constitue un événement incontestable de Modernité littéraire.

6 Conclusion

Un champ symbolique de la diversité linguistique est bel et bien en train de se structurer dans l'espace francophone. L'écrivain Ahmadou Kourouma - et, à travers lui, l'écrivain africain francophone - semble emprunter cette voie en exploitant toujours davantage les formes sociolinguistiques effectives qui sont en jeu sur le marché linguistique africain. Il met ces ressources au service d'une écriture qui, tout en se cherchant, se révèle être à la fois la marque d'un engagement puissant et d'une liberté de création remarquable. Il n'est pas certain que l'Institution de la littérature retienne durablement dans son champ restreint cette nouvelle forme d'oralité littéraire moderne mais ce courant est toutefois en marche comme une forme de structuration générale des identités culturelles dans la littérature et dans la langue réagissant à l'affirmation d'un espace mondialisé. En transgressant la langue française pour conquérir un champ symbolique d'identité littéraire francophone fondé sur la diversité linguistique, l'écrivain Kourouma prend certes, un risque, celui de ne pas être compris. Mais tel est le prix de la Modernité. La France l'a compris et l'a suivi. La Francophonie l'a suivi. Il faudrait que l'Afrique le suive.

Danièle Latin

Eléments de bibliographie scientifique

CHEVRIER, Jacques, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1984.

DERRIDA, Jacques, *De la grammatologie*, Paris, les Editions de minuit, 1967.

DUBOIS, Jacques, *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Editions Labor, 1978.

DUBOIS, Jacques, *Les romanciers du réel De Balzac à Simenon*, Paris, le Seuil coll. Points, 2000.

DUMONT, Pierre, " Merci Monsieur Ahmadou Kourouma...." in *Le français en Afrique*, n° 51, 2001, pp.1-8.

Equipe IFA, *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, AUPELF/EDICEF, 1988. (coordination : Danièle Latin)

GASSAMA, Makhily, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris, ACCT-Karthala, 1995.

KANE, Mohamadou, *Roman africain et tradition*, Dakar, Les Nouvelles Editions Africaines, 1982.

KESTELOOT Lilyan, *Anthologie négro-africaine*, Histoire des textes de 1918 à nos jours .Nouvelle édition, EDICEF, 1992.

KESTELOOT, Lylian, *Histoire de la littérature négro-africaine*. Histoire littéraire de la francophonie, Paris , Karthala -Agence universitaire de la Francophonie, 2001.

LATIN, Danièle, *Le Voyage au bout de la nuit de Céline : roman de la subversion et subversion du roman* . Langue, fiction, écriture. Bruxelles, Palais des Académies, 1988.

ROBILLARD (de) , Didier et Michel BENIAMINO (sous la direction de), *Le français dans l'espace francophone*, Paris, Champion, 2 tomes, 1993 et 1996.